Document généré le 12 oct. 2024 01:21

**Rabaska**
**Revue d'ethnologie de l'Amérique française**

RABASKA
Revue d'ethnologie de l'Amérique française

# Fortin, Daniel. *Histoire naturelle des Indes occidentales du père Louis Nicolas*. Partie I : *La botanique*. Québec, Éditions Gid, 2014, 462 p. ISBN 978-2-89634-190-0 ; *Partie* II *: Les mammifères*. 2015, 415 p. ISBN 978-2-89634-283-9 ; *Partie* III *: Les oiseaux et les poissons*. 2017, 519 p. ISBN 978-2-89634-348-5

René Bouchard

Volume 19, 2021

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1082765ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1082765ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)
1916-7350 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Bouchard, R. (2021). Compte rendu de [Fortin, Daniel. *Histoire naturelle des Indes occidentales du père Louis Nicolas*. Partie I : *La botanique*. Québec, Éditions Gid, 2014, 462 p. ISBN 978-2-89634-190-0 ; *Partie* II *: Les mammifères*. 2015, 415 p. ISBN 978-2-89634-283-9 ; *Partie* III *: Les oiseaux et les poissons*. 2017, 519 p. ISBN 978-2-89634-348-5]. *Rabaska*, *19*, 264–267. https://doi.org/10.7202/1082765ar

© Société québécoise d'ethnologie, 2021

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

en Ontario et aux États-Unis. Son siège social se trouve dans le parc industriel François-Leclerc à Saint-Augustin-de-Desmaures.

De facture modeste, l'étude est abondamment illustrée, la majorité en couleur. Outre les photographies, les documents d'archives et les coupures de journaux, l'auteure présente en aparté de nombreux textes courts dont l'objectif est de contextualiser les enjeux des époques : « Avoir une famille au tournant du XXe siècle », « Une biscuiterie en 1938 » et « L'Ordre des fournisseurs de la bonne table » figurent parmi ces à-côtés qui, sans être essentiels, ajoutent beaucoup à la compréhension des enjeux et des défis relevés par la famille Leclerc, et à la qualité du récit. Rédigée dans un style vif à l'intention d'un vaste public, l'auteure met en lumière l'histoire d'une famille québécoise exceptionnelle, dont tous les membres semblent avoir hérité du caractère audacieux, de la vaillance et de l'esprit entrepreneurial du fondateur. Ce livre saura plaire aux gourmands et aux amateurs de l'histoire sociale, industrielle et économique du Québec.

**Diane Joly**
Société québécoise d'ethnologie

---

Fortin, Daniel. *Histoire naturelle des Indes occidentales du père Louis Nicolas. Partie I : La botanique.* Québec, Éditions Gid, 2014, 462 p. ISBN 978-2-89634-190-0 ; *Partie II : Les mammifères.* 2015, 415 p. ISBN 978-2-89634-283-9 ; *Partie III : Les oiseaux et les poissons*. 2017, 519 p. ISBN 978-2-89634-348-5.

Quelle étrange destinée que la vie et l'œuvre de Louis Nicolas (1634-vers 1700) ! Sa vie avant son entrée chez les Jésuites et après sa sortie de l'ordre reste un mystère. Quant à son œuvre, elle a été recouverte d'un brouillard si épais pendant trois siècles que ce n'est que tout récemment qu'il a commencé à se dissiper pour en dévoiler toute la richesse.

Récapitulons les faits à la lumière des écrits de Daniel Fortin. Dans l'introduction à son livre portant sur la botanique, celui-ci résume à grands traits la biographie de son sujet d'étude. Entre la naissance de Nicolas, le 15 août 1634 à Aubenas, dans le sud-ouest de la France, et son entrée dans la Société de Jésus en 1654, confirmées par des sources jésuitiques, on ne connaît pas grand-chose de cette période de sa vie. Novice chez les Jésuites pendant dix ans (1654-1664), il demande dès 1661 son envoi en Nouvelle-France en qualité de missionnaire, une permission qui ne lui sera octroyée que trois ans plus tard. D'après le *Journal des Jésuites,* il arrive à Québec sur le même bateau que Jeanne Mance, le 25 mai 1664, à l'âge de trente ans, et s'installe à Sillery où la Compagnie de Jésus possédait une résidence.

Durant les deux années qui suivent, Louis Nicolas apprend plus intensément la langue algonquine, fait quelques séjours à Trois-Rivières (1665) et dans ses environs où il est « allé pour deux ou 3 mois dans les terres avec les Algonquins » (1666), avant de se voir confier une première mission pour l'Outaouais, en 1667, avec le père Claude Allouez (1622-1689). Tous deux partent en direction du grand lac Supérieur, appelé aussi à l'époque la mer Tracy, où « les Outaouais étaient logés […] à 600 lieues [environ 1 960 km] de Québec, sur la pointe de Chagouamigon ».

Malgré un voyage très difficile, marqué par des relations hostiles avec ses guides Outaouais, aussitôt arrivé à destination le père Nicolas s'installe pour deux années à la mission du Saint-Esprit, dans la baie de Chagouamigon, à l'extrémité sud-ouest du lac Supérieur. Mais les autorités jésuites, peu satisfaites de son apostolat missionnaire en pays algonquin, le convoquent en 1668, puis le rappellent en 1669 à Québec, le jugeant en définitive peu apte pour cette mission, à cause semble-t-il de ses manières rustres et de son caractère colérique, qui déplaisent autant aux autochtones qu'aux Français. Est-ce à sa demande, par esprit de contrition, ou à celle du père Jean Pierron (1631-1700), toujours est-il qu'en sa compagnie Louis Nicolas reprend de nouveau la route des Grands Lacs en 1670, en territoire iroquois cette fois-ci. On n'a pas une idée précise de son emploi du temps dans l'état actuel de New York où il s'établit, au sud du lac Ontario, que voilà déjà le jésuite de retour à Québec à compter de 1671. Il emploie vraisemblablement son temps, dans les deux années qui suivent, à rédiger une grammaire de la langue algonquine. Puis, sans tambour ni trompette, il est rapatrié en France en 1675, après onze années passées en Nouvelle-France, et il quitte les Jésuites en 1678, au terme de vingt-quatre ans au service de cet ordre, tout en demeurant prêtre. Dès lors on perd sa trace, y compris jusqu'à son décès présumé après 1700.

Reste son œuvre, « importante et méconnue » souligne Daniel Fortin. Les experts s'entendent pour attribuer au jésuite cinq manuscrits jamais publiés de son vivant : une *Grammaire algonquine*, un *Traité des animaux à quatre pieds terrestres et amphibies,* un *Mémoire pour un missionnaire qui ira aux 7 Isles*, une *Histoire naturelle des Indes occidentales* (la désignation de l'époque pour les colonies françaises d'Amérique) et le fameux *Codex canadensis*, considéré longtemps comme une énigme de la Nouvelle-France (*Cap-aux-Diamants*, nº 142, été 2020) et qualifié aujourd'hui de « véritable trésor international ». Ces œuvres sont les seules à nous être parvenues à ce jour, le dessein de Louis Nicolas étant plus ambitieux quant aux sujets qu'il voulait embrasser. On sait en effet par ses écrits qu'il avait l'intention de peindre une immense fresque consacrée au Nouveau Monde, comprenant une grammaire algonquine, un catéchisme dans cette langue, une étude

géographique et topographique, une histoire naturelle des végétaux et des animaux, de même qu'un ouvrage sur la politique, les coutumes et la religion des autochtones de la vallée du Saint-Laurent et de la région des Grands Lacs. Ses longs et dangereux parcours en canot d'écorce dans toute l'Amérique du Nord l'ont amené à accumuler tout un bagage de connaissances tirées pendant une dizaine d'années de ses nombreuses observations directes sur la nature et les habitants du Nouveau Monde. D'après François-Marc Gagnon, son « esprit curieux, encyclopédique même, rapportait des tas d'informations, mais bien peu de conversions ! », prenant plutôt prétexte de ses voyages lointains, au grand désarroi de ses supérieurs, pour se documenter sur les peuples autochtones et la nature environnante que pour s'empresser à ses activités missionnaires.

Du lot des manuscrits du père Nicolas ressortent en particulier son *Histoire naturelle* et ce que l'on considère aujourd'hui comme son complément illustré, le *Codex canadensis*, une source majeure pour l'ethnographie amérindienne des Grands Lacs. La corrélation entre ces deux œuvres ne fait plus aucun doute depuis l'article signé par Anne-Marie Sioui dans *Recherches amérindiennes* en 1979, qui attribuait la paternité des deux manuscrits à Louis Nicolas en raison de la similarité de leurs écritures et de la connexion du contenu des deux manuscrits entre eux. Cet ensemble organique a été en effet consacré par le jésuite à « la fidèle recherche de tout ce qu'il y a de rare dans les Indes occidentales […] avec leurs figures ». Divisée en treize « livres » correspondant à autant de chapitres, eux-mêmes regroupés en « traités », l'*Histoire naturelle* de Nicolas examine les végétaux et les animaux, suivant, dit le jésuite, « l'ordre que j'ai gardé jusqu'ici […] dans tout le corps de cette histoire qui est que dans tous les traités, j'ai toujours commencé par les petites choses et tâché de finir par les plus grandes et les plus remarquables ». Du point de vue de l'histoire de la botanique, cette œuvre appartient à une époque de transition, pré-linéenne, selon le jugement de Daniel Fortin, inspirée tout à la fois par le savoir des anciens naturalistes, tels Aristote et Pline l'Ancien, et par la connaissance des espèces observées directement sur le terrain par Nicolas.

C'est donc à cette *Histoire naturelle* que l'ethnobotaniste Daniel Fortin s'est attaqué dans son essai, une édition commentée du manuscrit du père Nicolas en trois volets, *La botanique* (partie I : « Livres » 1 à 3), *Les mammifères* (partie II : « Livres » 4 à 8)) ainsi que *Les oiseaux et les poissons* (partie III : « Livres » 9 à 13). Dans le tome premier de sa vaste enquête, Fortin débute son essai par une introduction générale portant sur l'auteur et son œuvre, ainsi que par un aperçu des trois premiers « livres » de l'*Histoire naturelle* de Nicolas ; les tomes subséquents offrent chacun une introduction spécifique à la matière traitée. Chaque tome renferme par

ailleurs un appareil de notes considérables, une bibliographie et un index (sauf le tome I) distincts.

« Cette vaste étude que j'entreprends, avoue-t-il, s'inscrit dans mes recherches sur l'histoire naturelle de la Nouvelle-France » pour en établir une solide ébauche. Sa méthode consiste à présenter le texte intégral de Nicolas et à commenter les différentes espèces décrites par le jésuite, en précisant souvent leurs identifications par des photos et des commentaires additionnels. Il compare et complète ces descriptions avec les écrits de ceux qui ont séjourné en Nouvelle-France entre 1608 et 1760, les Champlain, Sagard, Boucher, Denys, Perrot, Lahontan, Sarrazin, Vaillant, Kalm, n'hésitant pas à ajouter à ces descriptions anciennes des analyses plus contemporaines sur le même sujet. Enfin, il tire parti des 180 illustrations tracées pour la plupart à l'encre brune du *Codex* pour enrichir ses commentaires, constatant au passage leur rareté quant aux végétaux (18 plantes illustrées contre quelques 200 plantes mentionnées dans l'*Histoire*) comparée aux représentations des animaux (67 mammifères, 56 oiseaux, 33 poissons). Daniel Fortin réussit de la sorte à identifier, pour citer ce domaine, près de 80 plantes mentionnées par Nicolas.

Cette *Histoire naturelle* du père Louis Nicolas, comme son *Codex* d'illustrations complémentaires, sont des manuscrits irremplaçables quant à leur valeur historique pour la constitution d'une « histoire naturelle de la Nouvelle-France indiquant la présence des espèces, leur abondance, leur répartition et leur importance économique pour la reproduction des différentes communautés humaines, autant autochtones que françaises ». Grâce à l'œuvre enfin publiée de Nicolas, le portrait de la nature en Nouvelle-France prend en effet un relief nouveau et original, si l'on considère qu'au seul chapitre de la botanique Nicolas mentionne, pour la première fois, quelque 200 plantes indigènes ou introduites par les Européens. Son œuvre, exhumée de l'anonymat auquel l'avaient condamnée ses supérieurs par leur refus de la publier, brille enfin aujourd'hui de tous ses feux retrouvés.

**René Bouchard**
Société québécoise d'ethnologie

---

Frenette, Yves, Isabelle C. Monnin et Christine Nougaret. *Dans leurs propres mots : la mobilité dans les écrits personnels et les correspondances, XVII^e^-XX^e^ siècles*. Winnipeg (Manitoba), Presses Universitaires de Saint-Boniface, 2020, 392 p. ISBN 978-1-895407-52-5.

L'ascidie est un animal marin bien étrange : il se laisse dériver au gré des courants océaniques jusqu'à ce qu'il rencontre un endroit propice où se fixer.